

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

(9) 4721

18
c.3

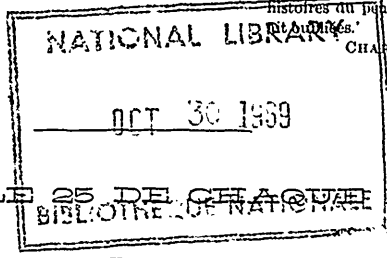
Per.
WOSC

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."



CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

NOVEMBRE

6eme volume, 11eme livraison

MONTRÉAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1887

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1 ^o Lachine	SULTE
2 ^o Le Hibou, poésie	AIMÉ MOTTIN
3 ^o Le Caique, poésie	AIMÉ MOTTIN
4 ^o Ronald et Misette	A. DELFIT
5 ^o La vie à Paris	Cte PAUL VASILI

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance	\$2.00
“ payable dans l'année	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

Dépt du Secrétaire d'Etat,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

1674 (2)
805.
871.4

LACHINE

On m'écrit de Montréal : " Pouvez-vous me dire s'il reste des vestiges de la maison que Robert Cavalier, chevalier de La Salle, bâtit sur le lot de terre à lui donné, en 1666, par les MM. de St Sulpice, et qu'il nomma La Chine ?"

. Je réponds, en premier lieu : René-Robert Cavelier, surnommé La Salle, ne s'appelait pas Cavalier, et il n'était pas chevalier.

En second lieu, il n'a pas reçu la terre en question durant l'année 1666.

Troisièmement, il est douteux qu'il ait construit une maison valant la peine, et encore moins un fort, comme on l'a prétendu.

Quatrièmement, ce n'est pas Cavelier de La Salle qui a imposé le nom de Lachine.

Dans son histoire des découvertes de La Salle, M. Gabriel Gravier nous dit que, en 1666, son héros était âgé de moins de vingt-cinq ans et n'était jamais sorti de France.

On sait que M. l'abbé Cavelier vint de France à Montréal l'année 1666. Il était frère de René-Robert dont la présence à son tour, est constatée à Montréal, les 1er et 7 novembre 1667 (voyez Faillon : *Histoire de la col. française*, III, 228 : Voyage de Dollier et Galiné, page 65).

Dans ce même mois de novembre 1667, M. Galinier entra en fonction comme supérieur de la maison de St Sulpice de Montréal, charge qu'il exerça à peu près un an. Nous verrons

plus loin que ce fut M. Galinier qui concéda la terre en question à La Salle, par conséquent l'hiver de 1667-68.

M. Faillon dit : " Le fief était situé en face du saut St Louis, dans un endroit de l'île de Montréal, où le séminaire avait déjà résolu d'établir une bourgade. . . Il ne donna point. alors de titre par écrit. . . Le fief semble avoir été d'une assez vaste étendue ; il fut érigé sans aucun droit de justice, quoiqu'avec droit de moulin seigneurial. . . La Salle commença des défrichements et des constructions, traça l'enceinte du futur village, où tous les colons devaient avoir une maison pour s'y mettre à couvert des Iroquois, et fit aussi diverses concessions de terre, donnant à chacun des nouveaux colons soixante arpents, et en outre un demi-arpent dans l'enceinte du village, Les cens qu'il leur imposa devaient être payés non à la St Martin, mais à la fête de St Sulpice."

Ces concessions de terre à des habitants paraissent avoir eu lieu l'automne de 1668. En tous cas rien ne prouve que La Salle ait fait beaucoup plus que de dresser des plans, cette année 1668, la seule durant laquelle il fut en possession du domaine de la côte de St Sulpice.

" Le 15 novembre 1668, il loue une maison dans la ville de Montréal, pour y passer l'hiver," dit une note placée par la Société historique de Montréal à la suite du *Voyage* de MM. Dollier et Galiné, page 66.

Dans un contrat du greffe de Montréal, en date du 16 décembre 1668, mentionné par Faillon (III, 298) on lit : " la maison de la côte St Sulpice." La Salle est partie à ce contrat.

Par un acte notarié du 9 janvier 1669 La Salle rétrocède au séminaire " la seigneurie appelée de St Sulpice, située en l'île de Montréal, au-dessus du saut St Louis et dont il tenait la concession de M. Galinier."

UNIVERSITY OF TORONTO
 ADAMS

Jusqu'à présent, il n'y a pas de trace du nom de La Chine, imposé à cette localité.

Le 6 juillet 1669, La Salle, avec un certain nombre d'hommes, s'embarqua pour aller en découverte, jusqu'aux mers de Chine, si possible. MM. Galiné et Dollier étaient du voyage. M. Dollier écrit qu'ils partirent tous ensemble " du saut St Louis, à une lieue et demie " de Montréal, ou si l'on veut une lieue et demie de la résidence des prêtres de St Sulpice.

MM. Dollier et Galiné n'allèrent pas plus loin que le voisinage de Niagara, en compagnie de M. de La Salle, et les hommes de celui-ci rentraient à Montréal après quatre mois d'absence. La Salle ne revint que l'année suivante.

Dans son *Histoire du Montréal*, publiée par la Société Historique de Montréal, M. Dollier dit, en plaisantant, que le nom de Lachine fut donné à la localité d'où était partie (1669) l'expédition du sieur de La Salle. Il fait entendre que le retour des " Chinois " causa quelques risées dans le public. M. Dollier aimait à rire ; je pense qu'il est l'auteur du terme satirique *Lachine*. Il parle de la " transmigration " des voyageurs de La Salle, voulant par là signifier que ces braves gens, partis pour se rendre à la Chine et revenant penauds, méritaient le surnom de Chinois. Une confusion existe dans son récit, car il place ce trait dans l'année 1667-68, bien qu'il sut, mieux que personne, que la chose avait eu lieu l'automne de 1669, au retour des hommes de l'expédition. Ce n'est pas la première fois que les annalistes ont transposé ainsi des faits dont ils connaissaient et la vraie date et le caractère particulier, sans s'apercevoir de la fausse interprétation que les historiens pourraient leur donner. C'est ce qui n'a pas manqué dans le cas qui nous occupe.

Il me semble impossible de contester que le nom de *Lachine* ait été imposé par ironie, à la suite de l'expédition manquée.

La Salle, qui n'a jamais employé ce nom dans les actes aujourd'hui connus, ne doit pas en avoir été l'auteur. C'est plutôt M. Dollier qui le créa ou qui s'en fit le propagateur, après son retour de la baie de Quinté au printemps de 1670.

Quoiqu'il en soit, dans un acte du greffe de Montréal, en date du 11 juin 1670, figurent ces mots : " le lieu de la Chine ainsi appelé," et encore : " l'habitation qu'on appelle la petite Chine ", expressions qui, d'après la remarque de M. Faillon (III 298) montrent que ce nom devait avoir été adopté récemment. Le 8 octobre, même année (même source) l'intendant Talon répète le mot.

Le plan de l'île de Montréal publié par M. cf. Beaugrand dans son album du *Vieux Montréal* indique la date des forts construits en remontant depuis la ville jusque vers quatre lieues. Ce sont Verdun 1662, Cuillerier 1672, Lachine 1672, Rémi 1671, Rolland 1672.

Verdun était le nom de la mère du premier Vaudreuil qui vint en Canada, et qui fut employé d'abord dans l'île de Montréal. Si le nom du fort Verdun provient de cette source, il est bon de constater qu'il remonte à peine à 1686— mais il pouvait y avoir eu un fort en ce lieu dès 1662, sous un nom quelconque.

Cuillerier était un habitant bien connu de l'île de Montréal.

Le fort Rémi doit sans doute son nom à M. Rémi de Courcelles qui commandait dans l'île en 1671.

Rolland ou Le Noir Rolland, était un traiteur très actif, un peu avant 1672 et longtemps après cette date.

Pour avoir été construit en 1672, comme le veut la carte

de M. Beaugrand il faut que le fort de Lachine ne soit pas celui du sieur de La Salle, en admettant que ce dernier eut jamais érigé un fort à la côte St Sulpice durant les douze ou quatorze mois qu'il fut possesseur de ces terres.

Lachine est à trois lieues de Montréal. La Salle dit que son fief était situé au dessus du saut St Louis. Faillon observe que ce fief était en face du saut St Louis et semble avoir été d'une assez vaste étendue. Dollier note qu'il s'embarqua avec La Salle à une lieue et demie de Montréal. Si cette mesure est prise à partir du pied du canal Lachine actuel, nous n'arrivons qu'à moitié chemin entre Lachine et Montréal. Est-ce bien sur le site de Lachine que Cavalier de La Salle commença des travaux en 1668 ? Ne serait-ce pas plutôt aux environs du fort Cuillerier ?

Nous venons de voir que la durée de la résidence de La Salle à Montréal se limite à une vingtaine de mois dont dix à douze comme seigneur du fief St Sulpice. C'est durant ce court espace de temps que l'on veut qu'il ait fait des voyages d'exploration dans le nord pour se préparer à ses fameuses découvertes. Il est possible que, l'hiver de 1667-68, il ait remonté l'Ottawa— cela compterait pour un voyage et pas plus. L'été et l'automne de 1668, il était tout à sa seigneurie. Pour l'hiver de 1668-69, il se procure une maison à Montréal— puis il part le 6 juillet 1669 pour visiter les lacs Ontario, Erié, etc. Toute l'erreur vient de ce que l'on a cru voir La Salle fixé à Montréal pendant quatre ans : de 1666 à 1670.

BENJAMIN SULTE.

LE HIBOU

(Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*)

Au fond de la forêt qui pleure et qui frissonne
Dans son brumeux manteau, sous les baisers du vent,
J'aime un cri de hibou par un doux soir d'automne,
Un cri triste et plaintif comme un gémissement.

Dans le creux des vallons obscurs, la voix résonne ;
La note qui revient par instants se suspend
Pour revenir toujours sans changer, monotone
Comme l'âme d'un mort qui souffre et se repent.

En haut le ciel est sombre, en bas la lande est grise ;
L'ajonc séché crépite au souffle de la brise :
Et comme un goéland balancé par un flot

Tour à tour sur la vague ou remonte ou s'abaisse,
La plainte de l'oiseau meurt et renaît sans cesse
Et l'écho la redit là-bas dans un sanglot.

AIMÉ MOTTIN.

LE CAÏQUE

(Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*)

Ainsi qu'un héron fauve au long col élancé ;
Le caïque effilé d'érable et de platane
Dépasse en se jouant la coquette tartane
Et l'alcyon léger, par la brise bercé.

Sous le lourd pavillon de pourpre et d'or tissé,
Rêveuse, respirant un lotus qui se fane,
Songeant aux bords du Nil embaumés, la sultane
Vous jette un doux regard aussitôt effacé.

La barque, bondissant sous l'effort de la rame,
S'éloigne et disparaît sur le dos de la lame,
Comme ces morts d'hier dont nul ne se souvient.

—Ainsi passe souvent la vision de la Muse :
Elle fuit, ne laissant qu'une image confuse
Comme un parfum de femme, oublié, qui revient.

AIMÉ MOTTIN.

RONALD ET MISETTE

I

(Suite)

Dans les premiers temps Misette ne comprit pas très bien cette phrase. Elle croyait naïvement que son ami conversait avec des êtres invisibles. Lentement, elle s'habitua à cette pensée que Ronald avait des inspirations. C'était surtout avec elle qu'il se laissait aller à parler tout haut. Ils parlaient ensemble, la main dans la main, pendant les gaies journées du printemps, courant la campagne fraîche, atténuée par le soleil souriant. Alors, du matin au soir, ils disparaissaient. Les paysans les voyaient passer, souvent enlacés, quand Ronald soutenait Misette lasse de fatigue. Ou bien le *pastour* interrompait son *roumanz* pour écouter les inspirations de Ronald. Peu à peu son instinct de poète se développait. Il improvisait des chants mélodieux, en une langue inconnue de ces braves gens du pays basque et que Misette seule comprenait. Ronald lui avait appris l'anglais. Car, par un phénomène assez curieux, cet adolescent élevé en France ne faisait de vers que dans sa langue natale. Vers pleins de rêverie, d'une allure fière, d'une pensée chevaleresque.

En été, Ronald et Misette se promenaient dans les bois ou sur le bord des torrents. A l'endroit où la Nive tourne, sur le chemin de Cambo, les deux enfants avaient un petit coin préféré. C'était tout en haut d'un rocher couvert d'arbres épais qui formaient un bosquet impénétrable. Il fallait écarter ces branches entrelacées pour y arriver. Une fois là, le spectacle était magique. Un petit chemin en pente, moussu et fleuri, menait à un mamelon d'où l'on apercevait, en bas, la

rivière tourbillonnant comme dans un abîme. La première fois qu'ils y allèrent, Misette voulut se pencher comme son ami sur la Nive écumante, mais elle se retira brusquement, toute pâle. Elle s'accrocha à l'épaule de Ronald en disant :

—J'ai peur ; ne revenons plus ici, veux-tu ?

Ils y revinrent cependant, et souvent, et bientôt presque tous les jours. Ce fut là qu'ils virent clair dans leur cœur, un soir d'été ; Ronald et Misette arrivèrent las, silencieux, oppressés. Depuis quelque temps une inquiétude se glissait entre leurs baisers de frère et de sœur. Cet adolescent de seize ans avait des frissons en baisant les cheveux et les lèvres de cette fillette. Elle, elle souriait toujours sous ces caresses. Mais ces mêmes caresses, qui la ravissaient naguère, la faisaient un peu pâlir maintenant.

Le fameux José, le contrebandier célèbre, honoré et respecté dans le pays basque—comme tout contrebandier remplissant bien son devoir—les vit passer, ce soir-là, muets, graves, enlacés. Ils s'arrêtèrent devant sa hutte ; sur la porte, José fumait sa pipe, silencieusement, câlinant un grand chien tapi à ses pieds.

—Bonsoir, monsieur Ronald ! cria José.

—Bonsoir, José ! répliqua Ronald.

Le jeune homme fit halte un moment. Sa tête fine et pâle, ses yeux brillants comme des diamants noirs, son allure fière, imposaient une sorte de respect à tous ces Basques. Ronald se tenait debout devant la hutte, et Misette, accrochée de ses mains croisées à l'épaule de son ami, laissait pendre les tresses d'or de ses cheveux.

—Eh ! eh ! reprit José, vous vous promenez tous les deux encore ! Savez-vous que vous voilà grands à cette heure ? on

vous appelait le petit frère et la petite sœur, on vous appellera maintenant les deux petits amants.

Misette éclata de rire ; Ronald eut un mouvement brusque. José ajouta, en secouant doucement la cendre de sa pipe :

—Bonne promenade, les amoureux !

Ronald ne répliqua rien. Il entraîna sous bois Misette qui riait toujours. Ils s'assirent sous le bosquet, et Ronald, d'une voix grave :

—Il a raison, Misette, je t'aime !

—Et cela te rend triste ? Moi, je le savais. Embrasse-moi.

Elle lui tendit ses lèvres semblables à une grenade fraîche. Il la prit dans ses bras et la serra étroitement : baiser chaste comme le cœur de ces enfants, et qu'ils échangeaient devant la nature, premier témoin de leurs premiers aveux.

—Nous nous aimerons pendant l'éternité ! s'écria Ronald avec fièvre. Je t'aimerai comme Roméo aimait Juliette, comme Hamlet aimait Ophélie. Si tu veux, nous irons ensemble dans les bois, et nous y vivrons seuls.

—Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit Misette gaiement.

Ils restèrent un long temps à se regarder. En bas, la brise grondait, troublant le silence de la nuit d'été. Des libellules glissaient dans l'air ; des fils de la Vierge pendaient des branches, et de temps à autre, un bruissement doux sous la feuillée,— quelque lièvre rôdant qui se terrait avec effroi. Ronald s'étaient étendu sur la mousse, tenant les mains de Misette serrées entre les siennes. Il parlait à voix très basse, comme s'il craignait que les arbres ne l'entendissent.

—Misette, nous nous sommes aimés même avant que de

naître. Les âmes qui flottent dans les limbes se chérissent déjà ; quand elles se rencontrent dans la vie, ce sont des amours immortelles. Vois comme la destinée nous a doucement conduits l'un vers l'autre ! Elle nous a choisis dans deux grandes villes afin de nous réunir ici, au milieu de ces montagnes moins hautes que mon rêve. Des êtres comme nous seraient morts entre les lourdes murailles des cités. Dieu nous a donné l'air pur des campagnes larges, les chansons des torrents et la profondeur des bois.

—Je vivrais bien dans une ville, si j'y vivais avec toi.

—Nous y serions moins seuls, Missette. Il y a des hommes qui te verraient et à qui tu pourrais sourire. Et puis, que sommes-nous donc tous les deux, sinon des orphelins abandonnés ? Je n'ai que toi et tu n'as que moi. Il faut nous faire un monde de notre amour et nous y enfermer pour la vie.

—Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit-elle pour la seconde fois.

Il la prit encore entre ses bras, et leurs lèvres se confondirent, et le rossignol commença de chanter près d'eux, égrenant ses perles dans la nuit étoilée. Une brise tiède traversa le bois comme un long soupir ; la Nive se mit à l'unisson, et ce fut un concert adorable, un mélange confus et harmonieux, du chant du rossignol, des plaintes de la brise autour de ces deux êtres, chastes et ardents, ignorants du mal, qui ne cherchaient dans leurs caresses qu'un peu plus d'infini pour leur âme.

Et ce rêve délicieux, frais comme un chant d'oiseau, embaumé comme une brassée de lilas, dura toute une année, toute une année heureuse. Rien ne vint ternir la pureté de cet amour, que les anges durent voir en souriant. Cet adolescent de dix-sept ans, cette fillette de quinze, traversaient les vilenies humaines sans y salir le bout de leurs ailes. Rien

n'éclaira leur ignorance. On devina bien vite leur secret, et comment leur tendresse était devenue de l'amour. Mais il se dégageait d'eux une chasteté si lumineuse que pas un ou pas une n'eut l'idée de sourire. On se contenta de les appeler "les deux petits amants," sans que personne osât penser à mal.

Quand le printemps revint et que les premières feuilles montrèrent leurs têtes vertes, Ronald et Misette recommencèrent leurs courses joyeuses. On les connaissait partout, dans les fermes, et c'était à qui leur ferait fête. Les *pastours*, les paysans, les contrebandiers les apercevaient de loin. Lui avec sa chemise de laine grise, décollée sur le cou blanc et nerveux, et serrée à la taille par la ceinture bleue tombant sur le pantalon de velours noir : le costume du pays ; elle vêtue aussi comme les Basquaises, la jupe rouge, un peu courte, collée à plat sur le corps, et la chemisette de toile écrue, où ses épais cheveux blonds pendaient en longues tresses.

Ils retournaient presque tous les jours à leur asile préféré, au dessus de la Nive : l'abîme, comme ils l'appelaient. C'est que là ils se sentaient plus seuls. Leur amour avait une date, maintenant.

—Déjà un an, dit une après-midi Ronald. Nous étions là, où nous sommes. Vois comme la nature est bonne. Elle n'a rien changé : elle a voulu rester la même, comme nous restons les mêmes, nous aussi.

—Je t'aime ! ajoutait-il, car tu es belle, car tu es bonne. Je t'aime, Juliette !

—Je t'aime ! disait-elle, car tu es beau, car tu es bon. Je t'aime, Roméo !

—Je t'aime ! reprenait Ronald, et rien ne pourra me séparer de toi. Tu es le soleil qui me réchauffe. Mais je préfère un

de tes regards à tous les rayons du soleil, car ses rayons vont à tout le monde, et tes regards ne viennent qu'à moi.

Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Une fièvre lente délicieuse, se glissait dans leurs veines. Ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Le soleil baissait lentement derrière la dernière chaîne des Pyrénées. Un alanguissement profond prenait la nature ; les oiseaux fatigués voletaient à peine de branche en branche ; la cime des arbres se courbait, et la campagne, aspirant à la fraîcheur du soir, s'étirait délicieusement. Voluptés âcres et pénétrantes qui s'imprégnaient des mille parfums épars. Et ces parfums grisaient ces enfants, déjà grisés par leurs caresses. Ils sentaient l'infini grandir en eux ; leurs tempes battaient plus vite ; leurs yeux se voilaient, et leurs bras épuisés se lassaient de l'étreinte qui brûlait leur sang sans rafraîchir leurs lèvres. Ronald s'arracha le premier à cette torpeur qui les envahissait. Il se mit à genoux sur la mousse, pendant que Misette, toujours étendue, laissait retomber sa tête pâlie sur la poitrine de son ami. Lui souriait d'un sourire hautain et fier, il étendit la main vers l'horizon :

—Descends dans la grande mer, ô soleil ! s'écria-t-il d'une voix vibrante. Tu peux faire la nuit sur le monde ; tu ne feras pas la nuit dans nos âmes ! Nous ne connaissons ni les mensonges que tu éclaires, ni les hontes que tu caches ! C'est à la face de Dieu que je l'aime et qu'elle m'aime : rien ne pourra nous séparer jamais, et ta lumière ne verra pas notre souffrance, parce qu'elle ne nous verra que réunis.

—Et si je venais à m'en aller ? dit-elle.

—La créature ne marche pas sans son ombre, Misette, et je te suivrais partout.

—Et si le bon Dieu me donnait des ailes pour m'envoler comme une alouette ? reprit-elle en souriant.

—Je mettrais mes bras à ton cou et je m'envolerais avec toi.

—Et si je tombais malade, et si je mourais, mon Ronald ?

—Je me collerais contre ton corps et la même tombe nous servirait de lit.

Elle se mit à rire gaîment, et frappant ses petites mains l'une contre l'autre :

—Va, je ne m'en irais pas sans toi ; si le bon Dieu me donnait des ailes, je te dirais :—Coupes-les. Si je me sentais mourir, je te crierais :—Ronald ! . . . Tu viendrais m'embrasser, et je ne mourrais pas.

Le crépuscule commençait à s'épaissir. Ils se levèrent et disparurent sous les hautes feuillées.

Une immense joie gonflait leur poitrine. Ils se sentaient si bien l'un à l'autre ! Ils avaient la jeunesse, le bonheur, l'amour ; que pouvaient-ils craindre ?

Comme ils arrivaient sur la grande route, qui va de Cambo à Ustaritz, un coup de tonnerre retentit, là-bas, dans le cirque de granit des Pyrénées. En même temps un gros nuage, noir comme une aile de tiercelet, couvrait le ciel du côté du Pas-de-Roland. Puis un éclair rouge déchira les nuées, qui parurent un instant toutes sanglantes sur la face livide du ciel.

—Vite, vite, Misette ! dit Ronald. Il faut gagner le presbytère avant l'orage.

Elle rejeta en arrière ses cheveux épais et soyeux, qui, dans l'animation de la marche, glissaient sur son visage.

—Eh bien ! nous serons mouillés, répliqua-t-elle en riant. Si tu savais comme cela m'est égal !

—Non, non, vite, vite, Misette !

—Courons ; moi je veux bien !

Hélas ! ce n'était pas seulement sur les Pyrénées que grondait l'orage ; ce n'était pas seulement à l'horizon que la foudre zébrait de rouge les nuées. En croyant fuir la tempête, Ronald et Misette couraient au-devant d'elle. Et cette tempête-là allait foudroyer d'un seul coup ces fraîches tendresses, écloses en plein soleil du midi.

II

Ce soir-là, Mme Urigaray entra au presbytère, comme sonnaient huit heures à l'église. L'abbé Argainarats l'attendait en se promenant dans son jardin, un sécateur à la main.

—Est-ce que les enfants sont ici, monsieur le curé ? demanda-t-elle.

—Non, madame Urigaray.

—Le couvre-feu est sonné, pourtant.

Mais ni l'un ni l'autre ne pensaient à se tourmenter. Ce n'était pas la première fois que Ronald et Misette restaient dehors aussi tard. Le curé et la vieille dame savaient les enfants sous la protection de tout le monde. S'ils n'étaient pas rentrés encore, il ne fallait pas s'inquiéter, pour sûr. On les avait gardés à souper à la ferme des Aduldes ou à celle de Peyrocave ; ou bien encore, ils s'étaient attardés au jeu de paume. Ronald comptait parmi les meilleurs joueurs du pays. Il avait eu pour maître un vieux garçon de charrue propre élève de Curutchet, messieurs. Oui, certes de Curutchet, ce roi de la paume.

Le curé et la vieille dame passèrent dans le salon, où Jorette, la gouvernante, dressait chaque soir la table de bésigue. La partie durait à peine depuis vingt minutes, seulement interrompue par un ou deux : "Vous trichez, madame Urigaray ! — Si on peut dire, monsieur le curé !" quand un bruit de grelots et de galop enlaidi retentit dans la rue. Le curé leva le nez :

— Eh ! mon Dieu ! murmura-t-il, qui vient à Ustaritz à cette heure !

Presque aussitôt, un grand tapage : et une voiture s'arrêta à la porte du presbytère. L'abbé Argainarats n'en revenait pas. C'était donc pour lui la visite ? Deux minutes après, la porte du salon livrait passage à un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, fluet plutôt que mince, au visage glabre entouré de longs cheveux, et qui regardait fixe comme un épervier. La première chose qu'on remarquait chez cet homme était sa figure jaune, couturée, et ses dents larges, en forme de palettes. Il portait une longue redingote qui tombait au-dessous du genou. En guise de cravate, un col moitié noir, moitié blanc. Son apparition inattendue avait quelque chose de si fantastique, que l'abbé Argainarats et sa vieille amie restèrent à le contempler, bouche ouverte, sans rien dire.

— Je suis bien chez M. l'abbé Argainarats ? dit l'inconnu d'une voix sèche avec un fort accent anglais.

— Oui, . . . oui, certes. Vous êtes bien chez l'abbé Argainarats . . . L'abbé Argainarats, c'est moi.

— Je suis le révérend James Thornton.

L'homme fluet et glabre remua un peu la tête en prononçant ces quatre mots : "Le révérend James Thornton," comme s'il y attachait un sens particulier, quelque chose d'extraordinairement vénérable. Ces huit syllabes "le révérend James

Thornton," devaient avoir pour le nouveau-venu une sonorité magique. Mme Urigaray continuait à l'examiner un peu comme une bête curieuse. Jamais elle n'avait vu un homme aussi fluet et aussi glabre. Quant à l'abbé Argainarats, il demeurait très interloqué et, sa timidité ajoutant à son embarras, il ne savait trop que répliquer. Certes, ce nom de James Thornton ne lui était pas inconnu. Mais où et comment l'avait-il entendu prononcer ? Enfin l'étranger daigna s'expliquer.

—Je suis l'oncle de lord Ronald Hawksley, dit-il.

Aussitôt l'abbé Argainarats se rappela. C'était le révérend James Thornton qui servait la pension annuelle de son élève. L'oncle de Ronald ! Tout s'expliquait. Le ministre, — car c'était un ministre du culte anglican, l'abbé s'en souvenait maintenant,—venait voir son neveu. Rien de plus naturel. Le brave prêtre essaya de faire oublier la froideur de son premier accueil :

—Très heureux . . . oh ! très-heureux de vous connaître . . .
Chère madame Urigaray, monsieur est l'oncle de Ronald . . .

M. James Thornton ébaucha un signe de tête assez léger, puis toujours sur le même ton glacial :

—Est-ce que mon neveu est absent ?

La porte s'ouvrit brusquement, au milieu d'un éclat de rire frais et argenté ; une trombe s'abattit sur les genoux de Mme Urigary, et Misette s'écria :

—O ma tante, que je me suis amusée ! Ronald et moi nous avons couru pendant une demi-heure. L'orage peut venir maintenant.

Derrière la fillette Ronald se tenait debout, souriant. Il

n'avait pas encore aperçu l'étranger. Ce fut Misette qui le vit la première.

—Tiens, un monsieur ! dit-elle.

—C'est ton oncle, Ronald, reprit l'abbé Argainarats.

Le révérend James Thornton fit un pas vers le jeune homme, qui était demeuré immobile, dans une sorte d'étonnement, regardant le ministre anglican de son œil calme et fier.

—Oui, Ronald, votre oncle, dit-il, votre dernier parent. J'ai la douleur de vous annoncer la mort de votre frère aîné, lord Robert Hawksley. Je viens vous chercher : vous êtes désormais pair d'Angleterre, l'héritier d'une des plus grandes fortunes des trois royaumes et le chef de notre glorieuse famille. Vous devez prendre le deuil.

Ronald regardait toujours M. Thornton. Pas un mouvement ne trahit une émotion chez lui ; à peine une flamme dans la profondeur de ses yeux noirs. Il dit lentement, après un court silence.

—C'est vrai, j'avais un frère : Dieu ait son âme ! Comment était-il, mon frère, monsieur mon oncle ? Brun ou blond ? me ressemblait-il ? Quelle forme avait son écriture, je vous prie ? Et il est mort ! C'est-à-dire que le même sang coulait dans nos veines, et cependant je ne l'ai jamais connu et il ne m'a jamais aimé ni moi, son cadet, ni notre pauvre père, qui dort près d'ici, dans un cimetière français, au milieu de tombes étrangères. Et vous êtes mon oncle, vous, monsieur ? Il paraît que j'avais également un oncle. J'ai peut-être aussi d'autres parents ? Eh bien ! vous vous trompez ; je n'ai qu'une famille, celle qui est ici, les êtres chéris qui m'ont élevé et m'ont aimé. Enfin, mon frère est mort ; c'est bien, monsieur : je prendrai le deuil et je prierai pour lui.

Ronald avait parlé d'une voix calme, mais brûlante, les yeux toujours fixés sur cet inconnu qui se croyait des droits sur lui. M. James Thornton sourit bonnement :

—Vous étiez cadet, Ronald, cadet et catholique. Mon beau-frère s'était remarié : il avait épousé une papiste . . .

Le visage pâle du jeune homme se colora légèrement.

—C'est juste, reprit-il avec hauteur. Je suis catholique, papiste comme ma mère chérie, et cadet avec cela. Un cadet ! un peu moins qu'un chien, n'est-il pas vrai ? Mais aujourd'hui tout change. Je suis pair d'Angleterre, l'héritier d'une des premières fortunes des trois royaumes et chef d'une vieille famille ! Alors vous, mon oncle, vous daignez vous rappeler que j'existe, et vous venez me chercher sans doute ?

—Oui, Ronald, je viens vous chercher, vous l'avez dit. Faites vos adieux à vos amis : nous partons.

—Oh ! comme cela, tout de suite ?

—Oui.

Le jeune homme alla droit au ministre, et lui prenant le bras de sa main nerveuse :

—Rempportez votre pairie, vos titres et vos millions, monsieur ! Je ne prendrai de ma fortune que ce qu'il m'en faudra pour vivre ici avec celle que j'ai choisie. J'ai ma famille et ma patrie d'élection ! Allez seul en cette brumeuse Angleterre que je ne connais pas ! J'aime et je suis aimé. Que me font des palais sur la Tamise quand j'ai mes forêts basques, et mes plaines ruisselantes de soleil, et mes hautes Pyrénées, et le vaste ciel éblouissant sur ma tête !

Le révérend James Thornton daigna sourire. En vérité,

cet adolescent lui paraissait bizarre. Il montra ses larges dents et remua ses longs cheveux :

—Vous êtes humoristique, mon neveu. Je vous fais mes compliments sur votre élève, monsieur l'abbé. Très bonne, très bonne éducation. Vous aurez beaucoup de succès à Londres. Ronald, vous êtes *eccentric*.

Le jeune homme fronça les sourcils :

—Je ne raille jamais, monsieur, et je méprise la raillerie. C'est l'arme des faibles ou des lâches. Je précise. Voici ma fiancée, celle qui sera ma femme.

Il se tourna vers Misette, qui assistait curieuse à cette scène. En vérité, elle n'avait pas l'air inquiet comme l'abbé, ni consternée comme Mme Urigaray. Non, elle écoutait de ses deux oreilles, avec un ravissement que trahissaient ses yeux brillants. Elle n'était pas pour rien la fille d'une comédienne. Le côté théâtral de cette scène imprévue la séduisait. Et puis son Ronald lui apparaissait si beau, si noble, si fier ! Lorsqu'il eut fini, elle lui sauta au cou :

—Comme c'est bien et joli tout ce que tu as dit là, mon Ronald !

Le révérend James Thornton attachait sur elle ses yeux d'épervier.

—Ah ! c'est la fiancée ? Vous avez bon goût, mon neveu. Une nièce ou une cousine à vous sans doute, monsieur le curé ? Peut-être aussi votre fille, madame ? acheva-t-il en se tournant vers Mme Urigaray.

—Non, c'est ma tante, dit étourdiment Misette. Ma maman à moi est artiste. Elle joue la comédie.

Cette fois, le révérend James Thornton éclata de rire. La future lady Hawksley fille d'une femme qui se montrait en public et à demi-nue sans doute, comme toutes ces créatures ! Cela devenait drôle, très drôle. De nouveau, Ronald fronça le sourcil. Son oncle reprit, mais sans colère, sur un ton bon enfant :

—Je vois, mon neveu, que vous êtes peu au courant de vos devoirs. A votre âge, on n'a pas encore de devoirs. Je suis votre tuteur. J'ai pris soin de faire légaliser à l'ambassade tous les papiers qui vous concernent. Que vous le veuillez ou non, il vous faudra me suivre : ainsi le mieux est d'éviter le scandale et de venir avec moi sans essayer une résistance inutile. Le scandale est damnable. Malheur à celui par qui le scandale arrive ! a dit la Bible. Quoique papiste, vous devez savoir cela. Je peux à mon gré requérir la force publique pour vous arracher de cette maison.

Mme veuve Urigaray se laissa choir sur le fameux canapé jaune en poussant des cris aigus. Ronald ne prononça pas un mot. Il alla vers Misette, qui se réfugia dans ses bras. Il semblait qu'en le menaçant, lui, c'était elle qu'on allait atteindre, et il avait aussitôt comme l'instinct de la protéger.

—Tu ne t'en iras pas, n'est-ce pas, Ronald ? Promets-moi que tu ne t'en iras pas ! dit Misette en retenant ses sanglots.

—Non, mon enfant, Ronald ne s'en ira pas, répliqua l'abbé Argainarats. C'est à moi que son père l'a confié ; son père seul aurait le droit de me le reprendre. Lui mort, ton ami est libre. C'est un triste jeu que vous jouez là, monsieur Thornton. Personne en ce village ne vous prêterait main-forte contre moi. Suivez mon conseil, le conseil que Ronald vous donne. Retournez à Londres : ne séparez pas ceux qui s'aiment, et Dieu vous saura gré de ce que vous aurez fait.

—J'ai dit, monsieur l'abbé, reprit froidement le ministre.

J'ajoute que mon temps est précieux. Si ce jeune homme persiste dans sa rébellion, j'aurai recours à la force publique. J'imagine qu'en France, pas plus que chez nous, en Angleterre, les pupilles n'ont le droit de se soustraire à l'autorité de leurs tuteurs.

Ronald ne daigna même pas lui répondre cette fois. Il glissa son bras autour de la taille de Misette ; puis serrant la main de l'abbé :

—Je vais chez mes amis les contrebandiers, dit-il. M. Thornton verra s'il lui plaît de m'y rejoindre.

Et, entraînant Misette, dont le visage couvert de larmes ressemblait à une églantine humide de rosée, l'adolescent sortit, calme, fier, sans regarder son oncle.

L'orage croissait maintenant. Un grand vent s'était levé, courbant les arbres, meurtrissant les maisons, chassant les nuages noirs. Les deux petits amants marchaient vite, descendant la route de Cambo. Ronald avait son idée : gagner la hutte de José, et partir avec lui pour la frontière espagnole. Pas un gendarme n'oserait le poursuivre. D'ailleurs, en pays basque, gendarmes et contrebandiers vivent dans la plus heureuse alliance. Quand la frontière est si proche, c'est pour s'en servir, n'est-il pas vrai ? Le contrebandier est convaincu qu'il est dans son droit, et le gendarme partage un peu cet avis-là.

Donc Ronald ne craignait rien. Et puis il avait une grande tranquillité morale. Cet enfant possédait trop le sentiment de sa dignité personnelle pour s'imaginer qu'on osât mettre la main sur lui. Allez donc persuader à un jeune aiglon lâché en plein ciel, s'envolant d'un coup d'aile où le pousse sa liberté fière, qu'il est des chaînes pour les serres rebelles ! Cet adolescent étrange, à la fois sauvage et cultivé, ne comprenait rien aux entraves humaines. Son imagination, nourrie par le rêve ne concevait pas la réalité.

—Du courage, ma petite Misette ! disait-il à son amie. Nous éveillerons José ; il nous conduira en Espagne, et nous serons libres à jamais.

—Oh ! ce n'est pas le courage qui me manque, répliqua simplement Misette. Mais je n'y vois pas clair, et puis j'ai envie de dormir.

Il y eut un silence. Ils continuaient à descendre. Tout à coup un énorme coup de tonnerre secoua les vieilles Pyrénées sur leur base formidable. Et les éclairs, se succédant sans interruption, déchirèrent les nuées. Une pluie violente tombait, pluie mêlée de grêlons qui sabraient les arbres et les champs de blé. Cela ressemblait à des décharges de mousqueterie, à des coups de fusil brutaux, répétés, dont les projectiles lancés au hasard frappaient à droite et à gauche. En même temps, des fragments de rocher se détachaient, courant le long de la route, violemment poussés par les rafales, par les sautes de vent effrayantes, par les rigoles d'eau qui roulaient bruyamment. Dans le ciel, c'étaient des éclats de foudre non interrompus, semblables à des millions d'étincelles électriques, et là-bas, à l'horizon noir et rouge, les Pyrénées qui souriaient dans l'ouragan déchaîné.

—Ronald ! Ronald ! à moi ! cria soudain Misette en s'abat-tant.

Une grosse pierre venait de lui meurtrir la jambe, et en même temps, un grêlon, à peine gros comme une mûre, avait blessé la petite au front. Un étroit filet de sang parut au-dessus du sourcil.

—Grand Dieu ! Misette, tu es blessée !

Elle essuya le sang en souriant, puis :

—Oh ! mon front ne me fait pas mal. Mais je vais te dire, c'est que je ne peux plus marcher.

Et, en effet, elle ne pouvait plus marcher, la pauvre Misette. Elle fit deux ou trois pas sur la route, puis elle retomba sur son genou comme une biche blessée. Ronald regarda autour de lui. La foudre déchirait toujours les nuées ; le tonnerre grondait et la pluie redoublait de violence. Il n'hésita pas, et se penchant vers son amie :

— Mets tes bras à mon cou : je vais te porter.

Elle répliqua gaîment ;

— Oh ! que ce sera amusant !

Elle écarta ses cheveux qui retombaient à flots sur son visage, essuya la pluie qui mouillait ses joues et se pendit au cou de Ronald. Le jeune homme marcha vite d'abord. Misette ne pesait guère plus entre ses bras qu'une bergeronnette sur une branche de houx. Puis lentement la fatigue vint, qui sciait peu à peu les jarrets et les bras de Ronald. Sa poitrine se soulevait, haletante ; sa marche devenait indécise, — sans compter les obstacles de toute nature que l'orage déchaîné jetait sur sa route : des fragments de rochers, d'énormes troncs d'arbres, des amas de pierres dures contre lesquels son pied mal assuré trébuchait tout à coup. Ronald eût voulu se reposer un instant, respirer un peu : il n'osait pas. Qui sait s'il eût retrouvé ensuite assez de forces pour continuer sa route ? Et puis, Misette s'était doucement endormie. Ronald sentait son souffle égal et pur caresser son cou nu. Une halte aurait éveillé la chère enfant, et il se devait de la protéger jusque dans les petites choses, cette jolie créature qui s'abandonnait à lui avec une confiance d'oiseau apprivoisé. Non, la fatigue n'aurait pas raison de sa volonté ! Ronald se raidissait, tendant ses muscles, défiant avec son noble orgueil tous ces ennemis acharnés après lui : les hommes, l'orage, la lassitude. Il avait la fierté sublime de se vaincre. Le plus atroce, ce fut de gravir la petite côte qui conduisait à la hutte de José. Oh ! là, Ronald faillit succomber. Le sang bourdonnait dans ses

veines ; un voile descendait devant ses yeux ; ses jambes endolories ne pouvaient plus avancer. Tout bas, il priaït ardemment Dieu de le soutenir jusqu'à la fin de cette épreuve. Enfin il mit le pied sur le plateau moussu où s'élevait la hutte du contrebandier. Il se raidit une dernière fois pour ne pas laisser tomber Misette ; il la déposa doucement, câlinement entre les feuilles. Quand elle se sentit étendue, elle ouvrit à peine les yeux : seulement, elle replia son bras derrière sa tête, et de nouveau les songes ailés l'emportèrent à travers l'oubli. Ronald, lui, rôdait autour de la maison. Il frappait contre la porte, contre la fenêtre, disant à voix basse :—Ouvrez, José. C'est moi, moi, Ronald.—Pas de réponse. Est-ce que le contrebandier était absent, Seigneur ! par une nuit pareille ? Enfin, le loquet de la porte céda, et Ronald put entrer. Personne. José avait profité de l'orage, sans doute, et des ténèbres pour essayer la contrebande. Alors un profond découragement s'empara du jeune homme : on viendrait le lendemain, et on les emmènerait, et on le séparerait de Misette ! Fuir ? mais où cela et comment ? Il ne se tenait plus debout, ses forces le trahissaient ; jamais il n'aurait assez d'énergie pour reprendre Misette entre ses bras et la porter là-bas, vers la frontière. Il tomba à genoux sur la mousse en murmurant :—Mon Dieu ! mon Dieu !—Et des larmes jaillirent de ses yeux brillants. Ce rêveur, cet enthousiaste, cet être supérieur aux vulgarités humaines, se heurtait pour la première fois à la réalité cruelle. Il se sentait faible malgré sa force morale, vaincu malgré sa victoire de volonté. O vous, ses pâles amis, vous tous dont les ombres voltigeaient autour de sa pensée ; ô toi, Hamlet, farouche dans le cimetière d'Else-neur, ou Lear sanglotant dans la lande déserte ! cet enfant souffrait à son tour ce que vous aviez souffert, et lui aussi se prenait à comprendre soudainement que, pour l'homme, la douleur est le commencement et la fin de toutes choses.

Ronald était vaincu. Il alla s'étendre auprès de Misette, et terrassé par la fatigue, s'endormit de ce lourd sommeil qui n'est qu'une halte dans la souffrance.

Et la pluie continua de tomber à travers les branches qui les abritaient, et la foudre ne s'arrêta pas, et le tonnerre ne cessa pas ses violentes colères. Il semblait que la nature voulût mettre ces deux êtres dans un cadre éblouissant, comme pour mieux faire ressortir ces têtes fines et blondes sur le fond sombre des feuillages mouillés.

Le soleil s'était levé. Au matin, la pluie s'arrêta, et l'orage s'enfuit à l'occident, du côté de la haute mer. O le joli jour plein de gaîtés frissonnantes ! Des arbres, de la terre, des mousses, des montagnes, sortaient de pénétrantes odeurs, âcres et fortes ; les branches avaient des coquetteries de jolie fille, en essuyant leurs feuilles où glissaient de grosses gouttes de pluie. Les oiseaux menaient un tapage charmant, et une nuée d'insectes imperceptibles voltigeaient dans l'air, rendu plus diaphane par l'harmonieux arc-en-ciel qui découpait l'horizon.

—Les voici, là, dans les herbes ! dit tout à coup la voix sèche de M. Thornton. Faites votre devoir, messieurs.

C'était bien le ministre anglican, escorté de deux gendarmes, au visage paterne, à l'allure paisible, et qui au fond de leur cœur, l'envoyaient bien au diable, ce jaune, fluet et sec puritain d'Angleterre ! Ils adoraient Ronald et Missette, ces pauvres gens ; mais comment résister à M. le maire, je vous le demande un peu ? Ce n'était pas que M. le maire, non plus, fût un méchant homme, mais comment résister à M. le sous-préfet ? Et M. le sous-préfet enjoignait aux autorités de prêter assistance au révérend James Thornton, dûment recommandé par son excellence M. l'ambassadeur du royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

D'un bond, Ronald fut debout. Missette s'éveillait, elle aussi, jolie comme un ange, avec des brins d'herbe glissés entre ses cheveux.

—Mettez la main au collet de ce vagabond ! reprit M. Thornton, et finissons-en. Cette comédie a trop duré.

Ronald dit tout bas ;

—Vite ! dans la hutte.

Et avant que leurs adversaires eussent pu faire un pas, Ronald et Misette se réfugiaient dans la maisonnette de José. Dans un coin, un vieux fusil chargé, appuyé le long de la haute cheminée. Le jeune homme le prit dans sa main nerveuse :

—Si ces braves gens avancent d'un pas, monsieur mon oncle, dit-il, je fais feu sur vous.

Il avait une allure superbe, ce lionceau révolté. Ses cheveux fauves entouraient d'une auréole son visage pâle. Ses yeux noirs, illuminés de rayons, étincelaient de fierté. Le révérend James Thornton trembla dans sa vilaine peau comme Goliath devant David. Ronald le regardait bien en face, et mille pensées cruelles se heurtaient dans le cerveau de cet adolescent. Un crime ! Est-ce que sa jeune loyauté en était capable ? Non. Cette arme pouvait arrêter par la peur, pendant une minute, le misérable qui l'arrachait à Misette ; mais après ? Est-ce qu'il pourrait résister à ces braves gens, obligés de remplir leur devoir, en somme ? Est-ce qu'il pourrait rester à Ustaritz ? Ainsi il lui faudrait perdre sa chérie, sa bien-aimée, sa Misette, s'en aller là-bas, sous le ciel gris de la brumeuse Angleterre, dans les brouillards glacés de la Tamise ! Céder, pour revenir ensuite retrouver Misette quand l'âge l'aurait rendu libre ? Mais c'étaient quatre mortelles années d'exil, au milieu d'étrangers qui ne l'aimaient pas, qui s'efforceraient de tromper Misette, de lui persuader que son fiancé l'oubliait. Elle était plus faible que lui, elle ne résisterait peut-être pas à ces coups répétés... Toutes ces idées se précipitaient dans le cerveau de Ronald. D'un regard, il compre-

nait que dans la vie nos rêves et nos espérances viennent toujours se heurter contre l'impossible.

L'enfant regardait l'homme. Un pli creusait le front pur de Ronald. Ses yeux avaient une acuité farouche. Debout devant Misette, l'adolescent conservait son attitude de défense.

—Monsieur, reprit-il, ces braves gens me connaissent. Ils savent que je n'ai jamais menti. Retirez-vous de bon gré, laissez-moi seul avec Misette, et je vous donne ma parole d'honneur que dans une heure je serai parti.

Le révérend James Thornton secoua ses longs cheveux. Oh ! il ne demandait pas mieux que d'obéir à présent. Le vieux fusil de José avait une éloquence irrésistible. Il ajouta cependant :

—J'ai votre parole ?

—Sur mon honneur, dans une heure je serai parti.

III.

Maintenant ils étaient en leur asile préféré, sous le bosquet d'arbres, au bord de la Nive. La rivière, grossie par l'orage, roulait ses eaux jaunes avec un fracas sinistre, brisant son écume contre les troncs d'arbres et les fragments de rochers qu'elle entraînait dans sa course.

Misette sanglotait.

—Tu vas partir ! Et je ne te verrai plus, et nous serons séparés à jamais ! O mon Ronald, comment veux-tu que je vive sans toi ? Je t'en supplie, reste ici, ne nous quitte pas. Je suis ta sœur, ton amie, ta petite amante... Ne t'en va pas, oh ! ne t'en va pas !

Et elle sanglotait toujours, se collant contre Ronald, pendant que des secousses nerveuses agitaient ce petit corps désespéré. Lui, frissonnait comme un jeune arbuste remué par le vent. Il était affreusement pâle et de grosses larmes coulaient sur sa figure blanche. Le malheureux souffrait atrocement, mais il ne trouvait pas la force de prononcer un mot. Il la regardait de ses yeux ardents et profonds, où remuait une pensée farouche. Il avait l'air de lutter contre lui-même, de repousser une obsession qu'il ne parvenait pas à vaincre.

—Ne t'en va pas, ne t'en va pas, dit-elle encore.

—Quel âge avons-nous, Misette ? reprit Ronald de sa voix grave et musicale. Toi quinze ans, moi dix-sept, et tu pleures, et je pleure, et nous souffrons déjà ! C'est donc ça, la vie ! La souffrance est donc le lot de toutes les créatures puisqu'elle les meurtrit si jeunes et ne fait pas même grâce à des enfants comme nous !

Il se rapprocha d'elle, et continua, très bas :

—O ma bien aimée, c'est la vie qui est le sommeil, et je veux m'éveiller de l'autre côté des choses d'ici-bas. Je veux me réfugier dans l'éternité où rien ne périt, pour quitter ce monde où tout se termine. Je veux m'enfuir dans le pays des amours à jamais fidèles, sous les cieux inconnus dont nous avons parlé si souvent !

Elle eut un frisson ; puis le regardant en face :

—Tu vas mourir ?

—Oui.

—Pourquoi me laisses-tu toute seule ?

—Parce que je ne peux pas vivre loin de toi, et que je suis

un enfant, et que tout nous sépare. Mieux vaut mourir. Au moins tu ne m'oublieras jamais !

Elle s'accrochait après lui désespérément.

— Emmène-moi, Ronald, veux-tu ? dit-elle à voix basse.

— Te tuer ! Mais je n'en ai pas le droit, mais je ne veux pas que tu souffres !

Un pâle sourire effleura la lèvre de Misette. Elle se colla contre Ronald, et leurs bouches unies confondirent leurs caresses.

— Je t'aime !... je t'aime ! murmura Misette toute pâle, fermant les yeux.

Il répondit d'une voix faible comme un souffle :

— Je t'aime !... adieu !... adieu !

Il essayait de se dégager des bras de la jeune fille ; mais elle le tenait enlacé tout près, contre elle ; le même sourire flottait sur sa lèvre ; elle le poussait tout doucement du côté de l'abîme au fond duquel la Nive furieuse tourbillonnait. Ronald fermait les yeux. Il les rouvrit brusquement quand la fraîcheur montante de la rivière vint fouetter son visage. Alors, il comprit, et essaya de repousser Misette :

— Non, non, murmura-t-elle, répétant ses paroles de tout à l'heure, je veux quitter ce monde où tout finit pour m'en aller avec toi dans ce monde où rien ne se termine !

Dans une caresse suprême, elle étreignit le corps de son bien aimé, et les deux enfants enlacés roulèrent dans la Nive, qui jeta un cri sourd en se refermant sur eux.

LA VIE À PARIS

La légende bourgeoise, les descriptions des romans sont bien peu conformes à la réalité, quant à la vie que mènent ces soi-disant heureux de la terre. les membres de la haute société.

Cette existence ressemble, par beaucoup de côtés, à celle qu'adoptent les riches et les oisifs de toutes les classes, à ces différences près que les lois de la bienséance, les traditions de chaque famille, les obligations de société retirent quelques-uns de ses droits à la liberté individuelle, et cela encore plutôt au point de vue de la vie morale que de la vie matérielle. Il existe une solidarité entre les gens du monde à tel point qu'un événement qui affecte un membre de la société touche tous les autres, même en dehors des droits de la parenté et de l'amitié ; l'esprit de caste veut cela.

Faire partie de la société, y être né ou bien y être entré par le mariage, constitue, pour certaines personnes, une sorte de sacerdoce accepté souvent avec un sérieux admirable, exercé avec une minutie sans pareille et une ardente conviction. Des femmes, et même des hommes, quoique le sexe fort y soit moins enclin, pontifient sans trêve ni relâche, et dépensent leur existence entière à statuer sur des questions de bienséance, à travailler à la fastidieuse élaboration du code traditionnel du savoir-vivre.

Tous heureusement ne prennent pas tellement à cœur leur mission de représentants de la société polie, et, pour le plus grand nombre, le monde et l'opinion ne sont point d'aussi cruels tyrans.

En réalité Paris est la ville du monde où l'on peut jouir de la plus complète liberté.

La société y est si nombreuse, le grand monde est entouré de tant de milieux qui lui tiennent par tant de points de contact, les coteries s'enchevêtrent si bien les unes dans les autres que l'existence d'un chacun peut s'arranger comme il lui plaît, et qu'en observant extérieurement quelques règles infiniment moins nombreuses qu'on ne pourrait le supposer, il est facile de donner toute latitude à ses goûts personnels. L'actualité, cette déesse vorace, préside aux destinées quotidiennes de la vie intellectuelle de Paris, et anéanti ce dont elle s'est alimentée la veille. Habitues à vivre dans ce courant changeant, les Parisiens ne s'émerveillent de rien, ne se passionnent que de façon éphémère et ne s'occupent de vous que pour vous laisser aussitôt. On peut donc conduire son existence à sa façon, et cette façon pour les gens du monde est assez uniforme.

Un jeune célibataire, épris du songe de don Juan et qui compte pour le réaliser sur les talents de son tailleur, sur son habileté à manier le jargon du jour, sur la séduction du désenchantement qui est sa plus chère affectation, se lève tard, combine une tenue où le laisser aller matinal s'harmonise avec la correction anglaise, et monte un petit cheval bien doux pour se rendre au bois de Boulogne. Il pense au vernis de ses bottes et se juge irrésistible ; il relève les coudes avec une grâce unique quand il aperçoit de loin la belle dame de ses rêves, laquelle, entourée d'un peloton d'admirateurs, chevauche dans l'allée des Poteaux, distribuant avec une savante parcimonie ses sourires.

Il est un endroit du Bois où l'allée des cavaliers croise l'allée des Acacias : ce carrefour privilégié a reçu le nom de la Potinière. C'est là que s'arrêtent les buggys, les poney-chaises, les mail-coaches, pour y rencontrer les fervents matinaux des sports équestres et pédestres.

Les femmes y viennent en robes simples et en chapeau rond, les hommes en veston. Les jeunes seigneurs haranguent les jolies dames. On y disserte du temps qu'il fait, du bal d'hier,

du petit potin printanier qui éclôt avec les violettes et les pois.

Aller à la Potinière régulièrement est une grande affaire pour les gens qui se respectent. Cesser de s'y rendre est un pas marqué dans la voie de l'austérité : on dépend l'enseigne de la jeunesse, on se range sur la planche des fruits mûrs, quand on abandonne ce rendez-vous quotidien de tout ce que Paris compte de gens habiles à dépenser gaiement le trop-plein de leurs activités de cœur . . . ou de muscles .

Voici la jolie comtesse de Saint-Roman aux cheveux dorés, à la bouche mutine, à la mine candide et espiègle. Elle a toujours un éclat de rire imminent, et quand il éclate, c'est le rire de Samary à la note jeune et fraîche, l'écho d'une nature simple et bonne, d'une invincible séduction dans la franchise de ses appréciations, dans sa gaiété communicative.

Un peu plus loin, adossé à un arbre, voici le prince de Sagan avec le marquis de Modène et le baron d'Hélie, trois adeptes du pédestrianisme. La cinquantaine sonnée n'a rien retiré de son élégance au prince de Sagan ; ses cheveux semblent poudrés d'argent, les frimas de l'âge choisissant une façon coquette de marquer sur lui leur empreinte. Sa tenue est irréprochable ; le ruban seul de son lorgnon est un poème. Le prince parle aux pèlerins de ce monde sublunaire comme un habitant d'une planète supérieure, où la nature serait astiquée tous les matins, le ciel repeint tous les mois, les astres remis à neuf tous les ans, où la tenue et l'élégance seraient des vertus civiques, où le chic mènerait à de grands honneurs. De cette planète il descendrait en bon enfant pour entretenir les exilés sur cette pauvre terre, les élevant momentanément par l'honneur de sa conversation à participer au relief singulier de cette situation unique.

Le prince de Sagan est le pontife de l'élégance, l'Alcibiade des temps modernes, l'inventeur des courses d'Auteuil, l'oracle

du cercle de la rue Royale ; au demeurant un excellent ami, sûr et dévoué, un homme de goût et d'esprit.

Le marquis de Modène est le grand blasé du siècle. Vétéran des batailles de l'amour, il garde un souvenir attendri et cher des beaux jours d'antan, souvenirs qui parfois encore réveillent en lui de vivaces ardeurs valant un renouveau soudain à ses anciennes prouesses. Quand ses amis s'en émerveillent et admirent tout haut : " On ne peut pas vieillir tout le temps," dit l'aimable marquis en souriant de l'air doux et désabusé qui lui est familier.

Le baron d'Hélie est du Midi. C'est dans les environs de Narbonne qu'est éclose cette fine fleur d'élégance parisienne. C'est un sportsman émérite, un fanatique des réunions du Comité des courses, un célibataire convaincu qui partage son existence entre l'intérêt du turf et l'affection de ses amis. La ville et la campagne sont pour lui le club et Longchamps. Il a de l'esprit, du tact, de la bonté : le vernis de ses bottes est irréprochable et le chapeau gris qu'il arbore à la première réunion du printemps au bois de Boulogne est d'une élégance qui donne la note de l'essence même du parsiianisme.

Le duc de Morny paraît à la Potinière sur un grand cheval alezan. Sa charmante femme l'y retrouve à l'heure dite. Elle arrive menant deux jolis poneys noirs. Elle a de beaux yeux, une grâce un peu exotique, un sourire charmant ; quand elle sera acclimatée dans son nouveau milieu on en dira, j'imagine, que le Vénézuéla n'aurait pu envoyer au Vieux Monde une plus jolie fleur, et que la société parisienne n'a qu'à se louer de cette transplantation.

Parmi les jeunes femmes qui pratiquent le pédestrianisme, rappelant vos jolies grand'mères que prêchait Tronchin, je reconnais Mmes de Pracomtal, de Kergariou, de Salignac-Fénelon, de Cheigné.

La première rassemble à une jolie nymphe habillée par Redfern. Elle a cette élégante minceur des femmes de Jean Gougeon, sa fraîche beauté n'a rien à craindre des indiscretions du soleil matinal ; ses traits enfantins sont réguliers, ses cheveux blonds admirables.

La comtesse de Kergariou, grande également, à la tournure svelte et gracieuse, est une ravissante femme de vingt-cinq ans à peine. Ses yeux d'un bleu sombre ont un rayonnement très doux qui se ferait sévère volontiers ; une flamme intelligente y luit. Son teint est d'une pâleur chaude, et le type espagnol de ses traits rappelle l'origine flamande de sa famille.

Le visage de Mme de Salignac-Fénelon a une adorable finesse de traits qui se reproduit heureusement chez le joli bambin de six ans bien comptés qui accompagne sa charmante mère d'un air de mâle protection. C'est une femme intelligente et instruite que celle qui porte le grand nom de l'auteur de *Télémaque*. Très occupée de l'éducation de ses nombreux enfants, très curieuse des choses de l'esprit, elle paraît prendre un intérêt médiocre, et cela par acquit de conscience, aux plaisirs de son âge. Son regard est doux : c'est une Eucharis spirituelle qui eût désespéré le fils d'Ulysse et n'eût jamais inquiété Calypso.

Voici la comtesse de Chevigné dont le profil classique, les beaux yeux bleus, la grâce ingénue font une des plus jolies femmes de la société de Paris. La petite fille de la chaste amante de Pétrarque a, elle aussi, une source de poésie au fond de son joli regard clair. Le charme irrésistible de la comtesse enlève tous les suffrages.

Montant son beau cheval noir, voici M. de la Haye-Jousse. C'est un seigneur très correct dont les aïeux ont eu le grand tort de ne point aller aux Croisades, mais qui répare de son mieux cet oubli par l'heureux choix qu'il fait de la

qualité de ses amis. Si l'on était méchant, l'un des portraits de Célimène lui serait applicable.

M. Ridgway porte très légèrement un sort pareil, moins attristant pour un citoyen de la libre Amérique. Il a une nonchalance heureuse : un éclair de satisfaction luit au fond de son regard endormi.

Il me semble qu'à travers sa placidité brille la souvenance de la joie d'hier, la douce certitude de l'allégresse de demain. S'il nous racontait à quoi il pense, nul doute que l'intérêt n'en serait très vif, mais c'est une peine qu'il n'a pas encore prise. Un mystère plane sur le secret de sa vie intellectuelle. Il regarde le bois verdissant, il entend le chant de l'oiseau matinal, il écoute bruire la sève printanière dans les pousses tendres, et le renouveau a peut-être pour lui une délicieuse signification. Ou je me tromperais fort, ou M. Ridgway serait de ceux que maudit le poète pour qui " la nature immense serait vide, s'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon " et qui ne se font pas faute " d'attacher des jupons aux arbres de la plaine et la cornette blanche au front des coteaux verts."

Mais il est temps de regarder la capitale. Je croise, chemin faisant, la comtesse de Biencourt menant elle-même son buggy. Tout le monde connaît cette grande dame artiste, dont le ravissant hôtel de la rue Vernet est un musée rempli des remarquables œuvres dues à son ciseau. Admirablement doté, et d'une rare intelligence, la comtesse a fait une étude spéciale de l'art de l'ornement. Les candélabres, les flambeaux, les cartels sortis de ses mains rivalisent avec les productions des célèbres ouvriers artistes du siècle dernier. Emule de Gouthière et de Riesener, elle eût sans doute pu porter plus haut son ambition. On ne regrette pas cette modestie en voyant combien elle a su exceller dans la spécialité qu'elle a choisie.

C'est à l'heure intime qui suit le déjeuner que se font les

visites d'amis. Ne faut-il pas une particulière attraction pour affronter la certitude de trouver Monsieur fumant le cigare de sa digestion, Madame piquant son aiguille dans une tapisserie qui n'est peut-être pas aussi symbolique que celle de Pénélope, ou bien torturant la laine innocente d'un mouton à l'aide d'un petit crochet ? Les babys se livrent à de la gymnastique primaire sur le tapis. C'est un moment d'accalmie dans l'activité quotidienne, et l'ami qui alors survient est le très bienvenu, surtout s'il apporte la nouvelle du jour, la critique de la robe de Mme X. . . ., une invitation pour un petit dîner au cercle de la rue Royale, le projet ébauché d'une partie de campagne. . . .

- A trois heures, la voiture est commandée. Madame revêt une toilette de visites, pour aller porter dans une dizaine de salons le doux parfum de violettes dont sa jolie personne est imprégnée, l'étréne d'une invention nouvelle dans le domaine sans bornes de la parure féminine, l'attrait exquis de son charmant bavardage.

De plus en plus l'usage se répand de ne faire ses politesses qu'aux jours et aux heures. La banale carte de visite est portée par un domestique, et du premier janvier au premier mai c'est huit cents, c'est mille de ces petits carrés de bristol qu'on fait distribuer dans Paris par un fidèle serviteur. On ne voit plus autant de voitures armoriées s'arrêter de porte en porte, rue de Grenelle, rue de Varenne, faubourg Saint-Honoré, et une petite main gantée sertir de l'ouverture de la glace baissée pour distribuer des politesses en carton. Ce travail aussi considérable que fastidieux se fait aujourd'hui à beaucoup moins de frais. Les jeunes femmes se bornent le plus souvent à faire les visites où elles sont sûres d'être reçues. Elles vont s'asseoir un instant auprès du fauteuil de la parente âgée qui ne sort plus guère, et reçoit avec une joie reconnaissante la bouffée d'air frais du dehors qu'apporte le frou-frou chermant de la robe et de la jolie nièce ou de la petite-fille. Elles vont voir une amie retenue sur sa chaise

longue par quelque intéressant empêchement. Elles vont enfin aux "jours" et aux petits cinq heures.

Les visites du jour ne sont généralement pas récréatives ; recevoir de trois à sept quiconque se présente, a quelque chose d'un peu solennel et ennuyeux. Quoi qu'on fasse il manque toujours en ces occasions de cette intimité, de cet abandon qui font le charme de toute réunion ; j'ai souvent pensé que ces réceptions diurnes demandent chez la maîtresse de maison plus d'art de conversation, plus de grâce communicative pour y créer une atmosphère agréable, qu'il n'en faut pour animer une grande soirée.

En effet, il se trouve dans un salon cinq, dix, quinze personnes qui généralement ne se connaissent pas.

Des groupes se forment, des conversations s'engagent pour se rompre aussitôt, la durée d'une visite ne se prolongeant guère au delà d'un quart d'heure.

L'élément masculin manque la plupart du temps ou, quand il est représenté, c'est par quelque parent de province, ou voisin de campagne. . . . Les amis, presque toujours, préfèrent venir aux heures intimes, familières.

Cela passe pour un très mauvais tour à jouer à un seigneur peu défiant que de l'attirer au milieu d'un aréopage féminin. Il se trouve très dépaycé, presque seul de son espèce, livré au caquetage de ces jolies perruches au plumage varié.

Plus intimes et plus recherchés sont les petits *five o'clock* quotidiens qui réunissent autour d'une petite table, chargée des plus nouvelles inventions de la mode anglaise en fait de bouilloires, théières, cuillers à queue de rat, dix ou douze habitués fidèles.

Les cinq heures les plus suivis sont ceux de la princesse

d'Aremberg, de la comtesse de l'Aigle sa sœur, de la comtesse de Belbeuf, de la comtesse de Ludre, enfin de la baronne Alphonse de Rothschild, de la marquise d'Hervey et de la vicomtesse de Broissia.

La comtesse de l'Aigle fait un certain contraste avec sa charmante sœur. Grande, de belle tournure, elle a plus de brusquerie que de grâce, plus d'intelligence que de charme dans l'esprit. C'est une personne sérieuse, aimable et enjouée dans l'intimité, aimant peu le monde, prenant la vie plutôt, par le côté grave de ses devoirs que par celui de ses plaisirs. Elle profite de sa haute situation pour faire beaucoup de bien, et cela avec une absence d'ostentation qui rend sa charité plus méritoire et plus efficace. Elle a un fils unique dont l'éducation absorbe la meilleure part de son temps, et, comme les existences utilement occupées sont encore celles qui laissent le plus de loisir, elle parvient à se tenir au courant du mouvement littéraire, artistique et scientifique contemporain. Bibliophile émérite, elle rivalise avec la comtesse Fernand de La Ferronnays pour sa connaissance approfondie de cette branche de l'érudition. Elle raisonne reliure, éditions, comme feu Brunet lui-même et ne respecte pas à ce point la couverture rare et précieuse des livres qui composent sa superbe bibliothèque qu'elle ne sache à merveille ce qu'ils renferment.

La comtesse de Belbeuf habite le bel hôtel bâti par sa mère la comtesse Siméon, sur le quai d'Orsay. C'est une femme aimable et bonne, chez laquelle les qualités du cœur, de l'esprit, de l'intelligence se font merveilleusement équilibre. Sa conversation est sérieuse sans pédanterie ; elle fait des frais sans que sa politesse ait rien d'empressé ou d'apprêté, enfin elle brille par un art parfait de ce qui se dit ou ne se dit pas, de ce qui se fait ou ne se fait pas. Les années n'ont point pesé sur cette belle tête au profil classique : ses cheveux sont toujours aussi beaux, ses dents aussi éblouissantes. De même chez cette privilégiée le cœur n'a point vieilli, et les filles de

ses amis la regardent avec une affection confiante qui n'a rien à envier à celle plus familière que lui portent ses contemporaines.

L'hôtel du quai d'Orsay s'ouvrait du vivant de la comtesse Siméon à des réceptions très suivies. Fermé depuis la mort de cette charmante femme qui en faisait les honneurs avec une grâce bienveillante, empreinte de cette politesse d'autrefois dont le secret semblait être de s'oublier pour ne penser qu'au plaisir d'autrui, sa réouverture sera saluée avec joie par la société.

La comtesse Hubert de Montesquiou aidait Mme de Beaubef, sa tante, à en faire les honneurs. Piquante, jolie, d'un charme très original, elle brille par une tournure d'esprit très personnelle. Il y a un fonds de mélancolie tempéré par une grande activité de pensée chez cette jeune femme. Je serais tenté de croire qu'elle cherche un peu trop les dessous des choses ici-bas pour en trouver le meilleur côté. Il y a chez elle une droiture, une franchise d'honnêteté qui s'accroissent mal des petites découvertes que font forcément ceux qui étudient et analysent avec trop de précision. Le mieux est de ne pas demander à ce pauvre monde plus qu'il ne peut donner. Démocrite et Héraclite me semblent tous deux dans le faux. C'est prendre la vie trop à cœur que de vouloir y appliquer une règle. Ne rions pas, sourions : ne pleurons pas, soupirons. Les années sont plus légères à qui possède la faculté de se consoler comme Candide en bêchant son jardin. . . .

Le *five o'clock* de la comtesse de Lude est également fort suivi. Jamais élégance ne fut de meilleure aloi que celle de la maîtresse de céans, et l'art de la couturière y a bien peu de part. C'est la délicate recherche dont elle est l'objet, c'est la grâce unique, un peu étrange, de celle qui porte ces jolies fanfreluches qui en fait tout le prix.

Fille du prince Charles de Beauvau et de la comtesse

Komar, la comtesse de Ludre a pris à ses deux ascendances ce qu'il y avait de meilleur, à l'une l'esprit, le bon goût, la mesure, qualités françaises par excellence ; à l'autre, son charme un peu exotique, et ses grands yeux rêveurs où dort toute la poésie des pays du Nord. Blonde et blanche, à dix-huit ans, c'était la Nixe des légendes, la fée malicieuse au regard un peu inquietant et chercheur, aux yeux verts où se réfugiait l'expression d'un visage régulier, au sourire rare. Son mari, le comte de Ludre, est digne d'apprécier un charme aussi séduisant : j'ai déjà trouvé l'occasion dans ces pages de vous parler de cet aimable lettré, de ce gentilhomme érudit.

Tout autres sont les travaux dont s'occupe le marquis d'Hervey de Saint-Denis. Versé dans l'étude des langues orientales, et dans celle des sciences naturelles, il est connu dans le monde érudit par les mémoires qu'il a présentés aux différentes sociétés savantes de France et de l'étranger et comme professeur de chinois au Collège de France. C'est un silencieux, peut-être un observateur. Il porte dans le monde une attitude bienveillante mais désintéressée.

Sa charmante femme y a beaucoup de succès. C'est comme esprit et comme beauté l'une des personnes les plus remarquables de la société de Paris.

Fille de M. Ward qui sut obtenir une place importante dans la confiance et l'amitié du feu duc de Parme, son mariage lui fit quitter Vienne où elle passa les premières années de sa vie. Son frère habite encore l'Autriche : il en vient de temps à autre apporter à sa sœur les nouvelles de la haute société. C'est un charmant jeune homme, qui doit être apprécié dans les cercles dont il fait partie. J'ai eu le regret, hasard singulier, de ne pas avoir l'occasion de le rencontrer à Vienne et j'ai dû attendre mon retour à Paris pour faire sa connaissance.

La marquise d'Hervey est blonde et rose : ses joues fleuris-

sent de l'incarnat le plus délicat. Sa toilette exquise fait grand honneur au talent de l'illustre couturier Worth, et jamais le maître ès-élégance parisienne ne trouva, avec aucune cliente, des facilités semblables pour déployer son génie. Rien ne manque, en effet, à Mme d'Hervey de ce qui fait la grâce accomplie. Sa taille est fine, d'une absolue perfection de proportions. Elle n'est ni trop grande ni trop petite. Ses cheveux blonds ont la coloration exacte qui s'harmonise avec toutes les couleurs : tous les genres lui conviennent : chacun d'eux semble prêter à sa délicate beauté un nouvel éclat.

Très instruite, parlant plusieurs langues, s'exprimant à merveille dans chacune d'elles, de plus, artiste convaincue et peintre à ses heures, son entretien est aussi séduisant que sa personne.

C'est le type merveilleusement équilibré et complet dans tous ses détails de ce qu'on appelle "la jolie femme," telle que la concevait la littérature romanesque du commencement du siècle, et dont l'idéal a persisté dans la peinture de nos jours.

Elle semble descendre d'un portrait de Cabanel, ou bien sortir toute vivante d'un roman de Mme Riccoboni. L'art moderne s'est avisé d'introduire, dans ce convenu, le souci de la personnalité. Je le regrette un peu, je l'avoue, malgré mon admiration pour un art plus humain, plus élargi. J'aimais ces jolies héroïnes, semblables entre elles, qui inspiraient le sonnet d'Arvers, qui avaient des caprices, des dépits, des boucles blondes, de l'esprit à leur façon et des sourires attendus. Si leur commerce manquait un peu d'imprévu, si l'éternel féminin s'était figé chez elles en une image dont l'équivalent dans l'ordre artistique serait une gravure de modes, elles avaient un côté charmant. . . . celui d'occuper le cœur sans trop préoccuper l'intelligence. On savait inmanquablement ce qu'elles allaient dire après. . . .

Se plaindre ou se louer de pareille chose est impossible après avoir entretenu cinq minutes la vicomtesse de Broissia.

Sa physionomie pétillante de gaieté : une intelligence nette et hardie se lit dans son regard clair et son esprit à l'allure piquante et originale de ses jolis traits fins.

C'est une joyeuse et une charmeuse, une nymphe déguisée en Gavroche, un Clodion qu'animerait tout l'endiablement de la blague moderne.

Il est amusant d'entendre le langage d'aujourd'hui, dans sa verve un peu osée, sortir de ces lèvres qui s'arrondissent dans la courbe qu'aimait Latour. Parfois le mot hardi, celui qui effarouche les douairières, égaye cette conversation dont le charme réunit un auditoire choisi.

Personne ne cause comme Mme de Broissia. Le langage même chez elle est amusant ; c'est l'étoffe de sa pensée qui se déroule chatoyante, diaprée ; d'autres ont des mots heureux, des trouvailles d'expression, des moments de gaieté, des thèmes qui échauffent leur verve et prêtent à leur entretien un attrait momentané. Ici la gaieté coule de source, les mots spirituels se pressent, se suivent sans apprêt et sans effort.

Le monde rend justice à de pareils mérites. Le commerce de toute femme véritablement spirituelle, et qui, comprenant le charme de la bienveillance et de la bonté, dédaigne d'exercer sa verve aux dépens du prochain, est toujours goûté et recherché. Partout elle est entourée, adulée ; un cercle se forme autour d'elle : sans efforts, elle remporte les succès les plus flatteurs, et réunit les suffrages.

Son sort est mille fois plus enviable que celui d'une beauté à la mode ; celle-ci doit combiner, chercher ses effets ; pour plaire, il lui faut être toujours la même, toujours nouvelle, sans cesse égale à elle-même et cependant se surpasser.

Cette destinée a un côté fort triste et j'aurais une fille, mon

jeune ami, que j'appellerais plutôt de mes vœux auprès de son berceau une fée spirituelle que tout autre. Il m'a toujours semblé dans les choses du monde et de la vie que le don d'amuser était le plus précieux de tous ceux que l'on apporte en naissant. Une des plus grandes fautes ici-bas, c'est de s'asseoir sur ses trophées quand on a remporté une victoire, c'est de considérer les avantages obtenus comme définitivement acquis, c'est de s'arrêter et de se croire dispensé de futurs efforts. Le succès aussi bien dans l'arène de la vie que dans la petite sphère du monde est à ceux qui travaillent toujours et jamais ne se lassent, à ceux qui gardent sans cesse en vue la perfectibilité indéfinie dont est susceptible la nature humaine, et la possibilité constante d'un ajustement plus savant et meilleur des choses de l'ordre moral comme de l'ordre matériel.

Le monde de Paris semble avoir perdu ces consolantes notions générales de la vie. Il paraît s'être fatigué de ses plaisirs ordinaires et s'être découragé d'en chercher de nouveaux.

Jadis les réunions mondaines avaient lieu du commencement du carnaval aux derniers jours de mai. Ce mois finissant marquait l'extrême limite du temps où il fut loisible de donner un bal, où l'on pût, sans crainte de voir ses salons vides, penser à recevoir ses amis.

A présent, le développement des goûts de sport et la mode qui s'établit d'aller passer l'hiver dans le Midi ont fait prévaloir les habitudes anglaises. A la fin de mars, les laisser-courre terminés, les Parisiens attardés dans les châteaux, à Cannes ou à Pau, regagnent la capitale, ce qui fait que les réunions mondaines ne commencent guère qu'avec le carême pour se terminer à la mi-juin, après le Grand Prix. Deux ou trois bals blancs, selon l'expression consacrée aujourd'hui, sont donnés généralement avant le commencement du saint temps de pénitence pour la délectation de la jeunesse. Il est rare

qu'une femme mariée aie l'occasion, avant Pâques, d'arborer une robe de bal.

En carême, chaque maison adopte un jour. Parfois un peu de musique augmente l'attrait de la réception. Les fêtes ont l'allure passablement solennelle : on y va avec la pensée de devoirs à rendre plutôt que de distractions à trouver. De plus en plus il entre dans les usages de sortir tard, et depuis deux ans il règne si peu de gaieté et d'entrain, l'air ambiant s'est si bien imprégné de mélancolie, que la mode s'établit également de rentrer de bonne heure. Entre onze heures et minuit tous les invités défilent dans un salon et en ressortent avec une hâte contagieuse et inexplicable pour redemander leurs voitures, lesquelles, pour la plupart, n'ont que le temps d'aller trouver l'extrémité de la file d'un côté pour la reprendre de l'autre. Et comme tout le monde est saisi au même moment de la même idée, le mouvement demande un certain temps : on doit attendre, et presque toute la soirée se passe dans l'antichambre. On voit alors ce plaisant spectacle des salons déserts, les maîtres et maîtresses de maison s'y morfondant en s'étonnant de la promptitude à disparaître de leurs invités, tandis que l'escalier retentit des conversations, des rires des fugitifs.

Voilà ce qui se passe aux réceptions de carême. Les bals de printemps se prolongent plus avant dans la nuit. Encore faut-il une proportion très forte de jeunes filles dans la composition des invités pour qu'on arrive péniblement à faire durer un cotillon jusqu'à trois heures du matin.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui ne sont ni moins gaies ni moins désireuses de se divertir que par le passé, mais le courant du plaisir pris en commun ne s'établit point. Les manifestations de l'activité mondaine se réduisent de plus en plus : on dirait le vieil entrain français frappé d'anémie au sein des hautes classes. Revivra-t-il jamais ? C'est une question que l'on peut se poser.

L'art de causer se ressent de cette décadence de l'habitude de vivre en société: Nul doute que certains salons n'aient gardé le privilège de réunir les brillants causeurs et d'offrir à leurs fidèles le plaisir de se retrouver dans une atmosphère spirituelle et sympathique, mais le goût de ce délicat régal se restreint de plus en plus dans de petits cercles.

Les grandes réunions du monde, bals, réceptions, semblent faits pour offrir aux douairières l'occasion favorable de dormir, aux hommes d'un certain âge celle de se promener avec indifférence ou de stationner mélancoliquement dans les portes, aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe celle de se livrer à l'agréable occupation du flirt.

Cette importation d'outre-Manche a fait de notables progrès chez vous. La plupart des jeunes femmes sont devenues des adeptes dans cet art qui peut se définir: "jouer à l'amour". Qu'est-ce que le flirt en effet? C'est le jeu de bilboquet du sentiment, c'est l'introduction du langage de la passion travestie par la blague moderne dans la conversation mondaine, avec une tendance à sauver ce que ce genre a de scabreux par des allures garçonnières et des brusqueries calculées.

Nul doute que cette innovation n'amène quelques hardiesses de langage, que la tradition de la réserve féminine établie dans la haute société n'ait eu quelque peu à en souffrir.

Mais cette invasion des mœurs anglaises a simplement donné une impulsion à ce qui déjà existait. Les natures communes ont pris dans cette nouvelle forme le pli de leur vulgarité native. L'emploi à tort et à travers des termes d'un jargon spécial est venu remplacer celui des locutions non moins mal choisies. Les natures distinguées et délicates ont gardé, même en suivant un peu le mouvement, le choix dans les expressions, le discernement des termes à employer et de ceux

à rejeter, le bon goût qui est l'apanage des personnes bien élevées.

Je ne suis donc pas de ceux qui réproouvent et regrettent les nouvelles façons de faire.

J'ai fréquemment dans le monde soutenu cette thèse et je suis prêt à maintenir mon dire.

Ce n'est pas un engouement momentané pour le langage emprunté à l'écurie et au sport, ce ne sont pas les tentatives faites de nos jours pour établir un plus grand laisser aller dans les habitudes du monde, qui pourraient changer les usages consacrés de la bonne compagnie. Les engouements ont toujours existé, variant selon les époques ; ces tentatives ont toujours été faites.

La société française gardera son vieux renom : elle continuera d'être le sanctuaire des bonnes manières, de la politesse et des mœurs élégantes, si dans les familles se maintient à un degré suffisant la tradition de la bonne éducation des filles. Cette éducation, j'en ai longuement parlé, je n'y reviendrai point. Mon intime conviction est que, tant qu'il existera des femmes de qualité perpétuant le type que j'ai cherché à préciser, elles sauront maintenir leur milieu au niveau de leur caractère intellectuel et moral. On leur parlera leur langue ; elles feront naître autour d'elles des sentiments conformes aux aspirations de leurs cœurs : elles inspireront les grands dévouements, elles relèveront les courages.

Le culte de la femme est vivant dans le peuple de France du haut en bas de l'échelle sociale. N'est-ce pas sur leurs genoux que se formera cette génération future que j'attends et que j'espère pour l'avenir de votre pays ?

Mais, en dehors des choses de la vie quotidienne, promena-

des, visites du jour et du soir, l'existence mondaine comporte des solennités dont je dois, mon jeune ami, vous entretenir.

Jadis une saison ne se passait pas sans que chaque semaine il ne se donnât un grand bal. Vous trouvez dans le roman de M. de Goncourt : *Chérie*, une idée très juste de ce qu'était l'animation du mouvement mondain à la fin de l'Empire. Les deux premières années qui suivirent la guerre furent un temps d'accalmie, mais le printemps de 1873 put rivaliser avec la mémorable année de l'Exposition, et, durant les cinq ou six années suivantes les fervents du monde n'eurent point à se plaindre du défaut d'occasions pour satisfaire leur passion favorite.

Aujourd'hui, ainsi que je l'ai dit plus haut, tout est changé ; 1886 a été désastreux et 1887 ne s'annonce pas d'une manière plus favorable, au contraire.

Combien je suis attendri quand je pense à la détresse de mes charmantes petites amies. C'est que je les ai beaucoup étudiées à ce point de vue, et aucune recherche ne m'a plus intéressé, je dirai même passionné, que celle des différents effets que produit la mondanité sur les complexes organisations féminines. J'ai fait à ce sujet une foule d'observations dont je serais heureux, cher ami, de vous voir, avec le tact et le discernement qui forment le fonds de votre caractère, contrôler la justesse.

C^{TE} PAUL VASIL.

(A suivre.)



AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné et endossées " Soumission pour le Bureau de Poste de Napanee, Ont., seront reçues à ce bureau jusqu'à MERCREDI, le 30 NOVEMBRE, pour les divers travaux requis pour l'érection d'un Bureau de Poste à Napanee, Ont.

Les spécifications peuvent être vues au Département des Travaux Publics à Ottawa et au bureau de F. Bartlett, Ecr., Architecte, Napanee, le et après Mardi, le 15 novembre, et les soumissions ne seront pas prises en considération à moins qu'elles ne soient faites sur les formules imprimées fournies par le Ministère, et signées de leur signature actuelle.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque " accepté, égal à cinq pour cent " du montant de la soumission, payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat après notification, ou s'il n'exécute pas les travaux entrepris ; il sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre

A. GOBEIL,

Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 6 Octobre 1887. }



PENITENCIER DE ST. VINCENT-DE-PAUL.

Soumission pour Bois de Chauffage.

DES SOUMISSIONS cachetées, endossées " Soumissions pour bois de chauffage," seront reçues au bureau du Préfet, jusqu'à MIDI le 1er DECEMBRE prochain, 1887, pour les quantités suivantes de bois de chauffage requises pour l'année 1888-89, savoir :

100 cordes d'Erable.

100 cordes de Merisier rouge.

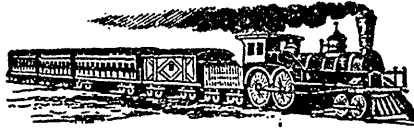
30 cord. d'EpINETTE rouge.

Des blancs de soumission seront fournis, et les conditions connues, sur demande adressée au soussigné.

TEL. OUIMET,

Préfet.

15 novembre 1887.



CHEMIN DE FER
INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
Dè la Rivière-du-Loup.....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte, est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prouvées que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Consoils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

Ottawa, novembre 1886.

EDWARD MIALI,
 Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1887—ÉTÉ—1887

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal	Québec	10.15 p.m.	7.00 a.m.
"	"	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec	Montréal	8.30 p.m.	6.00 a.m.
"	"	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal	Portland	10.15 p.m.	12.05 p.m.
"	Island Pond	3.15 p.m.	9.30 p.m.
"	Toronto	1.00 p.m.	6.30 p.m.
"	"	8.55 a.m.	10.40 p.m.
"	"	8.55 p.m.	8.55 a.m.
"	St. Jean	4.30 p.m.	5.30 p.m.
"	"	4.20 p.m.	5.20 a.m.
"	"	8.30 a.m.	9.20 a.m.
"	"	8.30 p.m.	9.20 p.m.
"	Lake Champlain Junction	4.00 p.m.	6.25 p.m.
"	Ottawa	8.50 a.m.	12.20 p.m.
"	"	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne' plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant-général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTRÉAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1887.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	2	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32.&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	“ 1870.....	0	50	“	“ “ Vol. II.....	0	40
34	“ 1871.....	0	30	“	“ “ Vols. I, II..	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I.....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II.....	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols. I, II..	1	60
38	“ 1875, Vol. I.....	1	50	44	“ 1881, Vol. I.....	0	80
“	“ “ Vol. II.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	60
39	“ 1876, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	25
“	“ “ Vol. II.....	0	80	45	“ 1882, Vol. I.....	1	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	1	00
40	“ 1877, Vol. I.....	1	00	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	60	46	“ 1883, Vol. I.....	1	60
“	“ “ Vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	0	60
41	“ 1878, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	00	“	“ 1885, vol. I.....	1	50
				“	“ 1886, Vol. I.....	1	50